

Paco Ignacio  
Taibo II

# Le retour des Tigres de Malaisie

Plus anti-impérialistes  
que jamais

Métailié



Extrait de la publication





# BIBLIOTHÈQUE HISPANO-AMÉRICAINE



LE RETOUR  
DES  
TIGRES DE MALAISIE

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Le Rendez-vous des héros*, 1994

*De passage*, 1995

*L'année où nous n'étions nulle part*, 1995

*Ernesto Guevara connu aussi comme le Che*, 1997

*Ces foutus tropiques*, 2003

Paco Ignacio TAIBO II  
*Avec la collaboration involontaire d'Emilio Salgari*

LE RETOUR  
DES  
TIGRES DE MALAISIE  
Plus anti-impérialistes que jamais

*Traduit de l'espagnol (Mexique)  
par René Solis*

Éditions Métailié  
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris  
[www.editions-metailie.com](http://www.editions-metailie.com)  
2012

Titre original : *El retorno de los tigres de la Malasia*  
© Paco Ignacio Taibo II, 2010  
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2012  
ISBN : 978-2-86424-873-6  
ISSN : 0291-0154

*Au cœur du noyau dur de la nouvelle administration démocratique de la ville de Mexico, il existait un petit cercle d'architectes et d'ingénieurs affairés quatorze heures par jour à éviter que l'entropie du chaos ne nous écrase ; ils s'employaient à empêcher des inondations, à réparer des chaussées effondrées, à éviter que la merde ne contamine l'eau potable. Pour eux, que j'ai découverts fans d'Emilio Salgari, ce livre : Pancho Chema González, Gustavo Rodríguez Elizarrarás, Rodarte et R. Curzio. Pour qu'ils voient que le Corsaire noir n'a pas la partie facile contre Sandokan, quoi qu'ils en disent.*

*À la mémoire et aux enseignements de Philip José Farmer, qui a dit : "Seul l'inconscient est démocratique", et qui voulait parler d'un espace de son esprit peuplé d'un millier de personnages de romans d'aventures.*



Dans un carnet de notes, l'un des nombreux que j'ai remplis tout au long de ma vie, je retrouve une citation. Le carnet est vieux et je ne me souviens plus si ce que j'ai noté ce jour-là était une phrase d'Emilio Salgari, ou de moi à propos d'Emilio Salgari. Elle se trouve sur une page où j'ai aussi recopié les conclusions du docteur Herr, médecin de l'écrivain, à propos de sa mythomanie et de sa schizophrénie aiguë. Je n'arrive pas à retrouver l'origine de la phrase. J'en trouve plusieurs variantes, par exemple celle de Joseph Brodsky à propos de Montale : "Au lieu d'imiter la vie, l'art imite la mort, il imite ce royaume sur lequel la vie ne fournit aucun élément" ; ou encore celle de Sydney Pollack : "Je ne fais pas de films pour imiter la vie."

Mais je ne retrouve pas la phrase originale. Je ne saurai jamais si elle est d'Emilio ou d'un autre auteur. Je renonce. C'est la citation qui s'impose au début de ce livre. La voici donc, et peu importe son auteur :

*Ce n'est pas littérature qui doit imiter la vie,  
c'est la vie qui doit imiter la littérature.*



NOTE DE DEPART  
Ce que cela n'est pas

Je n'irai pas prétendre que ces nouvelles aventures des Tigres, de mes très chers Sandokan et Yañez, sont le produit de la tardive découverte de fragments inachevés de l'œuvre d'Emilio Salgari, revendus par les héritiers de celui-ci, après le chaos que provoqua dans la famille son suicide, à un prêteur sur gages syrien de Milan nommé Ibrahim Tropea, qui les oublia et les laissa dormir des années durant au fond d'un coffre déposé dans une caserne de pompiers d'une petite ville de Ligurie, où l'une de ses cousines était mariée avec un soldat du feu, et où j'ai fini par les retrouver avec l'aide d'un curé rouge qui voulait que je donne des conférences sur la situation au Mexique et les zapatistes.

Non, rien de tel. J'avoue une fois pour toutes et avec un total cynisme qu'il s'agit là d'un pastiche de Salgari, rejeton des retrouvailles entre ma vocation littéraire, jamais démentie, pour les romans d'aventures, et mes amours de jeunesse envers le maître du genre, amours entretenus de longues années durant, nés chez un enfant maladif et heureux dans une société répressive et sans télévision, et prolongés chez un adolescent qui rejoignit le combat politique et social des années 60 armé du code éthique des Trois Mousquetaires, de la vitalité de Robin des Bois et de l'anti-impérialisme de Sandokan.

Quand j'ai décidé d'écrire ces nouvelles aventures, après plusieurs conservations enthousiastes avec mes éditeurs, Anne Marie à Paris et Marco à Milan, j'ai passé une année à débattre en moi-même sur la façon de retourner à la saga salgarienne. Je pouvais prendre un avion pour Los Angeles, et de là un autre pour Singapour, et me retrouver sur le terrain en une vingtaine d'heures à partir de ma base habituelle de Mexico,

pour ensuite me consacrer à l'observation, pour noter les paysages, retranscrire des histoires locales ; je pouvais me rendre à Londres et passer deux mois au British Museum, à étudier les archives des guerres de l'Empire britannique contre les pirates malais et la véritable histoire du rajah Brooke ; je pouvais me servir de mon expérience d'historien pour me mouvoir verticalement dans les décennies de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle afin de nourrir le contexte et d'accumuler des détails érudits sur les bateaux, les plantes, les monnaies, les bijoux, les livres, les habits.

J'ai eu la tentation de le faire.

Et j'ai fini par retourner à mon point de départ, qui n'était pas Bornéo, ni la Malaisie, ni la mythique et inexistante île de Mompracem (dont on m'a ramené un jour un petit flacon rempli de sable en me précisant qu'elle était à peine plus grande qu'un récif) ; et pas non plus le British Museum, ou l'histoire. Le point de départ était Emilio Carlo Giuseppe Maria Salgari, dans sa mansarde sordide de Turin, écrivant sur son petit pupitre, avec l'encre qu'il fabriquait lui-même, poursuivi par des créanciers, forcé de pondre ses vingt pages par jour, avec pour seules armes des encyclopédies médiocres, des atlas erronés, des dictionnaires désinformés, et une superbe et merveilleuse imagination au service d'une prodigieuse capacité d'affabulation.

Un grand personnage, Emilio. Suicidé, fils de suicidés, père de suicidés. Né en août 1862 à Vérone. Yeux doux, regard triste. De petite taille, un peu plus d'un mètre cinquante. Moustaches noires en guidon de vélo. Cycliste amateur assidu, gymnaste. Surnommé par ses détracteurs "le Faux Capitaine" ou "le Tigre de la Magnésie". Grand amateur de duels. Marié à Ida (appelée Aida), sujette aux maladies nerveuses, accès de tristesse et dépressions. Père de Romero et Omar. Générateur de fausses autobiographies, d'histoires sur sa carrière de marin, pures inventions à l'exception d'un bref épisode sur les eaux de l'Adriatique.

Raconter de fausses histoires sur soi-même, ce n'est pas écrire, mais il s'y efforça toute sa vie quand même : "J'ai

beaucoup voyagé, j'ai vu le monde en fumant une montagne de tabac."

Massacré par la critique "éclairée", mis en quarantaine par les enseignants et les maîtres bien pensants, comparé à Jules Verne pour mieux le dénigrer (ourtant, comme il est ennuyeux Jules Verne, avec sa manie de l'explication et de la pédagogie), porté aux nues par ses jeunes lecteurs, victime d'une tentative de récupération par la rhétorique mussolinienne qui tenta d'annexer l'écrivain et ses personnages. Absurde : qu'auraient fait les héros philippins ou le Corsaire noir face aux délires impériaux de Mussolini ? De quel côté se seraient mis les héros salgariens dans la guerre coloniale contre l'Abyssinie ?

Alors ? À la salgarienne, me suis-je dit. De l'imagination, de mauvaises encyclopédies et beaucoup d'invention, des atlas médiocres et de bons personnages ; des anachronismes, pléthore d'inepties et encore plus de passion. Il ne s'agissait pas d'enquêter sur un monde mais de le réinventer. Cela est forcément passé par une relecture minutieuse de la saga salgarienne de Sandokan, Yañez, Tremal Naik et Kammamuri et de la suite que l'on doit à la plume de Luigi Motta ; un plongeon dans le style et l'effet recherché. À Salgari je dois non seulement les personnages, mais de nombreuses phrases, des descriptions, des points de vue, des tics, des obsessions. Je me suis heurté à une difficulté presque insurmontable : il fallait trouver une façon de raconter qui préserve la saveur désuète mais qui allège le récit conventionnel et le trop-plein de dialogues formels ; c'est peut-être cette recherche qui explique le temps que j'ai mis à écrire ce livre, et le tribut qu'il doit à Victor Hugo, Émile Zola et Eugène Sue.

J'ai cherché dans les encyclopédies, les livres de voyage, les manuels de zoologie, les livres de biologie de l'école de ma fille, les ouvrages sur les bateaux de Pepe Puig et j'y ai trouvé plus que ce dont j'avais besoin. J'y ai ajouté une collection de timbres avec des jonques, des éléphants, des autochtones des îles de la Sonde, des pagodes, des déesses hindoues, des palais du Siam et des montgolfières ; j'y ai inclus des livres de